1re ANNÉE — No 2 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 12 AVRIL 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

La lettre parisienne de Mme la Vicomtesse d'Aubervilliers, arrivée trop tard pour ce numéro, paraîtra à la prochaine quinzaine, avec une étude historique de Mme Marc Sauvalle, une poésie de M. Gonzalve Desaulniers, un article de M. Germano, etc, etc.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

LA VIE

(Ecrit pour le Journal de Françoise)

La vie, ô cœur vivant, n'est pas un jour de fête,
Asseyons-nous au bord de la vie et guettons
L'amour apparaîtra triomphale ou défaite
Ne cherchons pas l'extase et la peine à tâtons.

Mais gravement naïfs comme des enfants sages,
Sachons que chaque jour apporte ses présents ;
Offrons notre poitrine et tendons nos visages
L'amour saura mêler la brise et les autans.

Surtout ne comptons pas sur une heure durable
Mais saluons toute heure avec le même émoi,
Et si tu ne crains pas la grande impitoyable
La vie, ô cœur vivant, aura pitié de toi.

Hélène Vacaresco

BUCAREST (Roumanie)



La Société Saint-Jean-Baptiste

On nous a donné dernièrement des festins littéraires auxquels nous avons participé largement, tout en ne tarissant pas d'éloges sur l'excellence du menu et de la qualité des convives. Nous n'avons oublié qu'une chose : c'est de remercier les hôtes qui nous ont procuré ces agapes magnifiques.

Rendons donc hommage à qui hommage est dû.

Si nous connaissons l'inestimable faveur d'avoir entendu des conférenciers distingués, si notre esprit s'est largement épanoui et notre cœur franchement dilaté sous l'action de leur parole, à la fois charmeuse et instructive, c'est à la Société S.int-Jean-Baptiste que nous le devons et il importe à notre orgueil national de s'en souvenir.

Quand les portes de l'Université Laval, canadienne et française, sont demeurées closes — et pour quelle raison, nous nous le demandons vainement — à ces visiteurs qui l'auraient pourtant honorée par leur présence, quand les gouverneurs, — gouverneurs constitutionnels ? — n'ont pas semblé songer aux regrets amers causés par le spectacle d'une université anglaise seule donnant l'hospitalité à des orateurs de langue française, la Société Saint-Jean-Baptiste a fait noblement le devoir imposé par la circonstance.

Sans elle, qui aurait représenté auprès de ces envoyés illustres notre nationalité canadienne-française dont nous sommes pourtant si fiers ? Sans elle, qui aurait donné l'idée à ces Français de ces voix sans nombre trouvant naturellement pour s'exprimer les mots dont ils font usage? qui

leur eût appris, sans son intervention, que les délicatesses de leur langue sont ici comprises et appréciées? qui leur eût enfin, montré cette réunion vibrante et sympathique de personnes dont ils ont senti battre le cœur à l'unisson des leurs?

Soyons donc reconnaissants à la Société Saint-Jean-Baptiste: ce n'est que justice.

Et joignons à notre reconnaissance, on me permettra de le dire, une expression admirative d'étonnement.

En effet, depuis des années, la Société Saint-Jean-Baptiste ne figurait plus guère que dans les processions du 24 juin, et, le petit mouton, bêlant et gémissant, promené en triomphe, attirait l'attention autant qu'elle.

Aujourd'hui, je ne sais quel réveil s'est opéré, quel souffle puissant a passé.

On sent vraiment que de grandes choses se préparent dont un avenir prochain verra l'accomplissement.

Et nous devons nous réjouir, dans l'intérêt commun, de cette résurrection, et applaudir à ces efforts généreux. Applaudir, que dis-je? cela n'est pas suffisant, il faut les seconder.

A cette œuvre utile et patriotique, les femmes elles-mêmes peuvent contribuer pour une large part.

M. le président de la Société l'a si bien compris, qu'à l'heure où j'écris ces lignes, il a décidé de convoquer une assemblée, afin de lui assurer des aides dévouées en la dotant de dames patronesses.

C'est infuser dans ses veines un sang généreux et lui garantir une vitalité profitable et puissante.

Je félicite M. le président de son heureuse idée, et je suis sûre que pas une des appelées, mêmes celles à qui pourrait échoir quelque lourde fonction, ne se dérobera à la tâche.

Voilà une institution qui est nôtre et qu'il faut soutenir, agrandir et développer. Avec un peu de bonne volonté et de vaillance, on fait si beau et si grand. Le patriotisme trop souvent n'est qu'un vain mot ornant admirablement les discours, mais dont on ne pénètre pas assez le sens.

Ce n'est pas pour les femmes, je me plais à le croire, que cet appel sera vain. D'ailleurs, et il y a longtemps qu'elles en sont persuadées, c'est pour elles un devoir et une mission de payer d'exemple et d'être les premières à prêcher la loi du Beau et du Bien au service de la patrie.

M. le président de la Société Saint-Jean-Baptiste attend beaucoup de leur initiative et de leur zèle.

Il ne sera pas désappointé.

FRANÇOISE.

Les Amusements Mondains

Autrefois et aujourd'hui

C'ÉTAIT à Québec, peu de temps après la découverte des sources de pétrole de la Pensylvanie. Je m'en allais un matin au Palais de Justice en compagnie de mon ami Plamondon, depuis juge de la Cour Supérieure. Au moment où nous passions devant l'hôtel Saint-Louis, nous apercevons une douzaine d'Américains des deux sexes, qui montaient en voiture pour aller, suivant leur expression, *faire la ville*. Les hommes avaient des figures qui rappelaient assez bien le portrait de Don Quichotte: de longs visages maigres taillés à la *grande hache*, terminées par des barbiches ressemblant à celles que portent les chèvres, ce qui est, sans doute, l'origine du nom de *goatee*, que nos voisins donnent encore aujourd'hui à cet appendice barbu. Les femmes avaient des traits un peu plus arrondis, mais ne différant guère de ceux des hommes. Mâles et femelles portaient de longs pardessus en toile grise appelés *dusters*, et qui paraissaient avoir eu plus d'usage que de repassage. Les hommes avaient des bagues et des boutons de chemises en diamant. Les femmes portaient d'immenses boucles d'oreilles ornées de pierres précieuses, et avaient des bagues à tous les doigts des deux mains. Je crois même que, comme les femmes Hindous, elles s'en seraient mis aux doigts des pieds et au bas des jambes, si la mode leur eût permis de laisser voir cette partie de leurs personnes.

La vue de cette réunion ne pouvait manquer de nous frapper.

—Dites-moi donc, fis-je à Plamondon, d'où sortent ces types de caricature?

—Enrichis dans l'huile, mon cher, me répondit-il.

C'étaient, en effet, des gens qui, en quelques mois, avaient fait fortune avec le pétrole trouvé sur leurs terres, et qui voulaient, par cet étalage mal assorti de pierreries, nous montrer comme ils étaient riches.

Les choses ont bien changé depuis. Un grand nombre d'Américains se sont enrichis dans l'huile, dans le porc, dans le coton, dans le bois, dans le fer ou autrement. Les mœurs se sont affinées. Les fils de ceux que Plamondon et moi contemplions alors sont d'élégants gentlemen, qui ne songeraient pas à se moucher avec les doigts comme leurs braves parents. Les filles de celles que nous voyions fagotées d'une manière si ridicule, sont souvent de superbes créatures, habillées à la dernière mode de Paris, et qui ont des manières charmantes. Un certain nombre ont même réussi à décrocher des couronnes de baronnes, de vicomtesses, de comtesses, de marquises, de duchesses, et même de princesses, et elles se tirent parfaitement d'affaire dans le monde où les millions de leurs papas les ont jetées.

Mais il est resté dans le caractère de ces Américains et Américaines un souvenir de l'enrichissement rapide et prodigieux de leurs parents: c'est le goût de dépenser beaucoup d'argent, et le désir de montrer qu'ils en ont plus encore. Allez au Waldorf-Astoria ou au Delmonico à New-York, et la plupart des femmes que vous voyez à la table sont littéralement chargées de diamants. Les Etats-Unis consomment probablement plus de pierres précieuses que toute l'Europe.

Si vous lisez les journaux américains, surtout les journaux *jaunes*, vous voyez constamment des récits d'extravagances faites par quelques-uns de ces nouveaux enrichis dont je parlais il y a un moment. On dirait qu'ils ne savent pas comment dépenser les millions qu'ils ont acquis si rapidement. Tantôt on vous donne le compte rendu d'un dîner dans lequel on a mis devant chacun des convives un menu consistant en une lourde planche d'argent massif; tantôt on vous raconte un bal qui a coûté $100,000.

Les journaux contiennent de longues énumérations des cadeaux donnés à tel mariage. Ils ne disent pas si les objets donnés ont des qualités artistiques ; mais ils ne manquent jamais de vous faire savoir qu'ils sont en or ou en argent massif, ou en pierres précieuses de la plus belle eau.

Malheureusement, ces mœurs des américains trop rapidement enrichis ne sont pas restées de l'autre côté de la frontière ; elles commencent à s'établir chez nous.

Autrefois, ce que l'on admirait dans un bal, ou dans une soirée quelconque, c'était le goût qui avait présidé à l'ordonnance de la fête, et le tact avec lequel la maîtresse de la maison savait la diriger, ainsi que le succès avec lequel elle amusait ses invités. On n'aurait jamais songé à se demander ce qu'elle avait dépensé pour les recevoir.

J'ai connu des maisons où c'était un bonheur d'être invité. Ces maisons n'avaient que de vieux meubles ; on ne faisait pas venir des fleurs de Boston et de New-York pour les décorer. Dans les bals qui s'y donnaient, on n'aurait peut-être pas trouvé une jeune fille portant une robe de soie, encore moins un diamant. Leurs toilettes étaient de ces étoffes légères et vaporeuses, qui font si bien ressortir la fraîcheur du teint. Celles qui les portaient rappelaient les couleurs des lys et des roses.

Mais si, dans les maisons dont je viens de parler, on ne cherchait pas à faire un grand étalage de dépense, en revanche, la maîtresse de maison et ses filles se mettaient en quatre pour amuser leurs invités. Elles montraient tant d'activité, de tact et de goût, que personne ne pouvait s'ennuyer. Bien qu'on sût d'avance, par expérience, que le souper serait excellent, les jeunes gens en voyaient arriver l'heure avec regret, parcequ'ils savaient que c'était le signal du départ, et qu'ils eussent voulu rester plus longtemps dans une maison où ils s'amusaient si bien.

J'ai connu des maisons dont les dîners étaient célèbres dans toute la ville. Le maître ne dépouillait pas les serres de Boston et de New-York pour orner sa salle à manger, mais il donnait des petits plats appréciés de tous les gourmets, et des vins délicieux. Surtout il tâchait de réunir des gens qui avaient du plaisir à se rencontrer. Aussi s'amusait-on comme on ne s'amuse guère aujourd'hui. Pendant des semaines, on se répétait les bons mots de celui-ci, les traits d'esprit de celui là, et les histoires d'un autre.

Jamais il n'est venu à l'idée de ceux qui avaient assisté à ces dîners de se demander combien ils avaient coûté à leur hôte.

Je me souviens qu'on se moqua pendant longtemps d'un nouvel enrichi qui, y ayant assisté par hasard, avait cru faire un grand compliment au maître de la maison en lui disant au moment du départ : Vous n us avez donné un magnifique dîner, mais il a dû vous coûter bien de l'argent ; je ne pourrais pas en donner un semblable à moins de sept à huit piastres par tête."

On racontait l'anecdote suivante : Tout le monde connait le tact et l'esprit de lord Dufferin. Lorsque quelqu'un lui était présenté il tâch it toujours de lui dire quelque chose qui lui fît plaisir. Un jour on lui présentait M. B. manufacturier qui passait pour très riche. Lord Dufferin avait été averti que rien ne le flattait plus que de vanter sa fortune. Au moment où on le lui présentait, lord Dufferin lui dit en souriant : " Ah, il y a longtemps que je vous connais de réputation ; je sais que vous êtes aussi riche que Crésus." M. B. flatté du compliment répondit : " Milord, je ne connais pas ce M. Crésus, mais, sans me vanter, je crois que je pourrais mettre piastre pour piastre avec lui, *I think I could put dollar for dollar with him.*"

A l'époque dont je parle, les amusements de société consistaient, si la compagnie était peu nombreuse, à causer, à jouer au whist ou aux dominos et à faire des charades. Que d'esprit j'ai vu déployer à ce dernier amusement. Alors comme aujourd'hui, il y avait des imbéciles des deux sexes. Un jour qu'on venait de faire plusieurs charades qui avaient bien fait rire la compagnie, une vieille dame qui a dû aller tout droit au royaume des cieux promis aux simples d'esprit, s'émerveillait du génie qu'il fallait avoir pour toujours trouver le mot des charades proposées. Elle aurait, disait-elle, donné tout ce qu'elle avait pour pouvoir en faire autant. " Mais, madame, lui dit un de ceux qui étaient là, vous n'avez pour cela qu'à vous en donner la peine. Tenez, je vais vous proposer une charade, et je parie que vous en trouverez le mot de suite." La dame avait eu deux maris, M. S. et M. P. Il lui donna pour charade le nom de son second mari. " On fait telle chose avec mon premier, telle chose avec mon second, et mon tout est une jolie femme veuve de deux maris." Elle comprit bien que la jolie veuve de deux maris c'était elle, et elle s'écria : " mais, en effet, rien de plus simple : mon premier c'est M. S., mon second c'est M. P., mon tout c'est moi-même. Franchement, je n'aurais jamais cru que c'était si facile." Tout le monde se tordait de rire, et plusieurs vantaient le talent pour la charade de cette brave femme, qui est restée convaincue que si elle ne faisait pas de charades c'est qu'elle ne voulait pas s'en donner la peine.

Lorsque la compagnie était nombreuse, les jeunes gens dansaient et les vieux jouaient au whist dans une pièce qu'on avait réservée pour cela. Entre les danses, on faisait chanter des invités dont le talent musical était connu, on lisait des morceaux choisis de littérature, on récitait des monologues.

Quelquefois, au lieu de soirées dansantes, on donnait des représentations dramatiques. J'ai vu un jour dans des salons de Québec, *Les Portraits de la Marquise*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Les Absents*, *Le Monde où l'on s'ennuie*, *Le Passant*. Je vous assure que l'on ne s'ennuyait pas du tout dans le monde où l'on se livrait à ce genre de récréation. D'abord, les répétitions tenaient en haleine pendant des semaines les acteurs, actrices et leurs amis des deux sexes. Comme on avait hâte de voir quelle mine auraient, sous le costume de leurs rôles, les jolies filles qui les devaient jouer, et comment elles s'en acquitteraient ! Et le jour de la représentation, il fallait entendre les exclamations admiratives de l'auditoire, à la vue des marquises coquettes, âgées de dix-huit ans, et des duchesses

grondeuses de vingt ans. Pendant des semaines, après la représentation, celle-ci faisait les frais des conversations des heureux invités.

N'allez pas croire que les comédies qu'on jouait ainsi étaient gâchées. Sans doute on ne les jouait pas avec la perfection qu'y auraient mise des acteurs de la Comédie Française, mais la fraîcheur des actrices et l'entrain des acteurs faisaient oublier tous les petits défauts qu'on eût pu trouver dans leur jeu. J'ai vu des jeunes filles, qui sont aujourd'hui de bonnes mères de famille, jouer la comédie d'une manière délicieuse.

Si, au temps dont je parle, une maîtresse de maison s'était avisée de donner des récompenses aux dames et aux messieurs qui avaient le mieux réussi au whist, ou le mieux dansé, ou le mieux joué la comédie, ils se seraient crus insultés, ils auraient pensé qu'on voulait les assimiler à des acrobates ou à des cabotins.

Voilà comment on s'amusait, il n'y a pas vingt ans encore, dans la bonne société canadienne.

Mais, depuis quelques années, le mercantilisme américain commence à à nous envahir, et, si cela continue, nous serons bientôt en adoration devant le veau d'or.

Allez dans une réunion d'hommes ; au lieu de causer de littérature, de sciences, de politique, on s'entretient des potins de la bourse. As tu remarqué, dira l'un, comme le *Heat* a baissé depuis quelque jours, qu'est-ce veut dire? Un autre lui répond : c'est parceque le *Steel* et le *Coal* ont trop absorbé l'attention des spéculateurs. Un troisième s'écrit : vive le *Twin City*, voilà un stock qui va monter encore. Un quatrième : Que dis-tu du *War-Eagle ?* Son interlocuteur lui répond : Je préfère, moi, le *Colorado-Fuel.* Enfin, un dernier dira avec componction : Après tout, mes amis, il n'y a rien comme le *Montreal Street* et *Toronto Rail*, sauf peut-être les *Secondes Préférenees du Grand Tronc.*

Je n'oserais pas affirmer qu'on n'entend jamais de conversations de ce genre dans les réunions féminines, car un bon nombre de femmes spéculent à la bourse, souvent afin de se procurer de l'argent pour jouer au *bluff.*

Souvent aujourd'hui, dans les réunions peu nombreuses, on ne cause plus, on ne discute plus ; on joue au *draw-poker*, et la plupart des joueurs y mettent une telle passion, qu'on dirait qu'ils ont besoin de gagner pour avoir de quoi vivre. Ils sont furieux contre vous s'ils voient que vous ne prenez pas le jeu au sérieux. Votre indifférence leur est presqu'aussi odieuse que l'est à un prêtre zélé l'indifférence religieuse. Ils ne vous permettent pas de parler d'autre chose pendant qu'ils sont occupés à jouer le *pot à l'as*, le *pot au roi*, le *pot à la reine*, le *pot au valet*, ou le *pot de consolation.*

Dans les grandes soirées, on ne danse plus, on ne joue pas la comédie, on ne fait pas de musique. On ne vous permet même pas de causer tranquillement avec des amis. Vous êtes condamné aux travaux forcés pour deux ou trois heures : Je veux parler du *Progressive Euchre.* A ce jeu, vous n'avez pas même le choix de votre partner : il est laissé au sort. Si vous êtes favorisé et avez la chance d'être mis à côté de quelqu'un dont la compagnie vous est agréable, ne vous réjouissez pas d'avance à l'idée de causer avec lui entre les parties. A peine une partie est-elle finie, que la personne qui dirige le jeu, comme un garde-chiourme conduit le travail des forçats, fait entendre une sonnette, et il vous faut aller mettre à une autre table, où vous aurez peut-être pour voisins des imbéciles, peut-être même des gens que vous ne voudriez pas saluer dans la rue.

Franchement, lorsque vous étiez au collège, si vous aviez mérité une punition, je ne crois pas qu'on eût pu vous en infliger une plus cruelle que celle de vous forcer à jouer au *Progressive Euchre* pendant deux heures, sans parler d'autre chose que d'enjeu. Pour moi, j'aurais mieux aimé deux heures de retenue, pendant lesquelles j'aurais au moins pu lire quelque chose d'intéressant.

La seule chose qui empêche ce jeu d'être un véritable *pensum*, c'est qu'on le joue avec de jolies femmes, et qu'on espère que lorsqu'il sera fini on pourra causer et rire avec elles Si l'on invitait des gens à jouer ce jeu entre hommes seulement, ils chercheraient pour ne pas accepter, toutes les excuses données, d'après l'Evangile, par les gens qu'un père de famille avait invités aux noces de sa fille.

Lorsque le jeu est fini, la maîtresse de maison distribue des récompenses à ceux qui y ont le mieux réussi. Je voudrais voir la figure que ferait une des grandes mères, si, laissant, pour un instant, le ciel où elles sont toutes, je l'espère, elle tombait dans une de nos grandes réunions mondaines, au moment où sont décernés les prix du *Progressive Euchre !*

Si encore les prix qu'on distribue étaient remarquables par leurs qualités artistiques, ou s'ils avaient le mérite de la rareté ou de la curiosité ; s'ils consistaient dans un joli tableau, une statuette élégante, ou même un potiche exotique, il y aurait moins à redire. Mais presque toujours ces prix consistent dans des objets du genre le plus ordinaire : c'est tantôt une prosaïque corbeille à pain, tantôt une vulgaire assiette au beurre, tantôt un nécessaire de toilette. La seule qualité qu'on paraît y chercher, c'est leur prix. S'ils ne coûtent pas cher, on critique la maîtresse de maison qui les a donnés ; s'ils sont très dispendieux on l'élève aux nues, quand même ils seraient du plus mauvais goût.

Il y a une trentaine d'années, un avocat distingué, M. Kerr, critiquant certains juges qui passaient pour se laisser influencer par les faveurs que leur faisaient des plaideurs et leurs avocats, disait que le secret pour réussir devant eux consistait à endosser et à traiter : *endorse and entertain.*

On pourrait dire aujourd'hui que le secret du succès d'une maîtresse de maison qui donne un *Progressive Euchre*, c'est de donner des cadeaux qui coûtent cher. Inutile pour elles de se donner de la peine pour en trouver qui dénotent du goût artistique, de la fantaisie ou de la bizarrerie.

J'ai vu, après certaines soirées de *Euchre* des invités discuter pour savoir si certains prix qui y avaient été donnés étaient en argent massif ou seulement en plaqué !

Si le mercantilisme qui est au fond d'un pareil état d'âme se continue, on verra bientôt les maîtresses de maison décerner des prix en monnaie. On les donnera d'abord en monnaie d'or, et puis bientôt on ne craindra pas de

mettre dans de jolies mains gantées de blanc les sales billets de banque que nous voyons en circulation.

Qu'on ne croit point que je parle ainsi parce-que, comme tous les gens arrivés à un certain âge, je suis devenu, suivant le mot d'Horace, *laudator temporis acti*, louangeur du temps passé, et que je ne vois rien de bien dans celui où sommes.

Au contraire, je trouve qu'il y a aujourd'hui autant d'hommes et de femmes d'esprit qu'autrefois, et un bon nombre ont l'esprit plus cultivé. Dans les réunions mondaines auxquelles j'assiste, il me semble que je vois plus de jolies femmes qu'autrefois, et qu'elles s'habillent beaucoup mieux. On n'en voit plus avec les abominables crinolines qui ont défiguré les plus jolies femmes pendant plus de vingt ans.

On trouve partout dans le monde, en plus grand nombre qu'autrefois, des hommes et des femmes qui ont des talents et des connaissances artistiques. Si, dans ces mêmes salons où l'on passe de longues soirées à s'ennuyer au *Euchre*, et à soupirer après le magnifique souper qui va être le signal de la délivrance, on s'avisait de donner des représentations dramatiques, à faire lire des chefs-d'œuvre de littérature, à faire réciter des morceaux choisis, à faire du chant ou de la musique, les sujets ne seraient pas difficiles à trouver. Tout le monde connait des hommes et des femmes pouvant admirablement réussir dans tous ces genres.

Et, même s'il fallait s'adresser aux gens qui s'occupent d'art dramatique, de musique et de chant par métier, il serait facile d'organiser des soirées charmantes. Au lieu de dépenser des sommes folles pour faire venir des fleurs de loin, et pour distribuer des prix qui n'ont d'autre mérite que ce qu'ils ont coûté, si l'on dépensait la moitié moins pour engager un orchestre, pour payer des acteurs qui viendraient donner quelques scènes de jolies comédies de salon, ou des chanteurs qui chanteraient de jolies opérettes, ou même des morceaux de musique classique, ne croit-on pas qu'on amuserait mieux ses invités? Et il leur resterait quelque chose de leur amusement : un peu plus de goût pour les beaux arts et la littérature.

Pourquoi ne fait-on pas cela? Ce n'est pas l'intelligence qui manque, je connais bien des maitresses de maisons qui n'auraient pas de peine à organiser ainsi une soirée ravissante. Tout ce qui leur manque, c'est l'initiative, ce qui les arrête, c'est la crainte de faire autrement que les aut es. La première qui osera est sûre du succès, et elle aura mérité les remerciements de tous ceux qui voudraient nous voir revenir aux traditions de notre ancienne société, ou imiter ce qui se fait dans la bonne société française d'aujourd'hui.

FRS. LANGELIER.
(JUGE.)

Nos Filles

Extrait

JE voudrais proposer en méditation aux jeunes filles, aux parents qui pourraient me lire, une leçon de sagesse que je leur apporte de loin, d'une civilisation toute différente de la nôtre et qui, par des moyens très exactement appropriés aux conditions particulières de sa vie, a tenté de résoudre les questions des rapports de l'homme avec la femme dans le mariage.

Je songe à une sorte de manuel que les hommes du Désert mettent dans la mémoire de la jeune épousée avant qu'elle franchisse le seuil de la tente conjugale.

"Ne t'imagine pas — dit à la jeune mariée ce catéchisme musulman — que parce que tu es la plus jolie le cœur de l'homme t'appartiendra tout entier. Il ne sera à toi que peu de minutes par jour; pour le reste, l'homme sera dans la domination des vieilles épouses, car ce sont elles qui préparent des plats favoris, ce sont elles qui peuvent lui dire: "Rappelle-toi comme tu as triomphé dans tes procès, comme tu as été brave à la guerre!" Il faut que la jeune épouse courtise les vieilles épouses afin d'apprendre de leur bouche ce que le mari souhaite et ce qu'il déteste, le nom de ses amis et le nom de ses ennemis. Si elle néglige ces soins, si elle est trop arrogante et trop sûre de son sourire, la dernière venue sera répudiée."

Traduisons cela, s'il vous plaît, en bon français. Quelle morale tirerons-nous de ces exhortations?

Celle-ci, mademoiselle:

Que les vieilles épouses soient installées dans la tente ou qu'elles habitent au dehors, il faut vous attendre à ce que l'homme qui vous prend la main ait un passé. Vous pouvez être son avenir, mais à une condition, c'est que vous vous ferez la compagne de ses espoirs, l'amie de ses déceptions, que vous viviez en communauté de pensées et de cœur.

Si vous êtes capable de cet effort de tendresse, le bonheur de votre maison sera à l'abri des caprices de la fortune. Si vous voulez rester égoïste et oisive, un objet de pure distraction et de luxe à côté de l'homme travailleur, vous aurez le sort de cette petite épouse, "la dernière venue" qui comptait sur son sourire pour enchaîner le cœur du mari: vous serez répudiée.

HUGUES LEROUX.

Instantané

Avril, c'est le réveil
Avril, c'est le printemps.

AVEZ-VOUS entrevu, il y a des mois peut-être, quelque front de femme qui vous ait laissé un rayonnement dans les yeux, quelque doux visage dont le premier sourire vous ait mordu le cœur? C'est celle-là qu'il faut chercher dans la foule indifférente; vous vous jetterez à ses pieds, vous baiserez le bas de sa robe, vous vous fondrez devant elle en extase et peut-être l'indulgence lui venant de la tiédeur de l'air autant que la bonté de son âme, elle abandonnera sa main dans la vôtre — et laissera votre bouche tremblante monter jusqu'à son baiser.

Cet instant sera, je vous l'avoue, un des plus délicieux de votre existence. Cueillez-le comme une de ces fleurs rares qu'on trouve de loin en loin au revers du chemin poudreux et respirez-le jusqu'à en mourir. Oubliez tout un instant et l'hiver, et le remords et l'oubli lui-même. Assez tôt, trop tôt vous retomberez dans la vie. Plus cette heure aura été enivrante, moins vous y retomberez meurtris, car la douceur du souvenir est comme une cuirasse contre les cruautés du sort. Et cela surtout si, dans votre souvenir, vous avez su mettre une espérance, un mot de retour dans l'inévitable adieu. Toutes les amours, Dieu merci, ne meurent pas avec le printemps.

UN VIEUX GARÇON.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

2° *ad* : belle. — Nous sommes belle, — si vous ne m'aviez pas, dans votre "affabilité" féminine, injurié du titre de psychologue, je vous dirais en me moquant de la logique, par ce que vous sentez le Beau : un verre ne peut contenir un flacon tout entier. Mais laissons l'article de la Beauté : c'est un sujet dangereux pour un professeur d'esthétique.

3° *ad* : noble.—Vous êtes "noble" parce que vous m'avez abordé avec tant d'humilité, tant de déférence voulue. Ceux qui sont élevés savent savent seuls s'abaisser ainsi. D'ailleurs votre écriture en elle-même est d'une noblesse toute aristocratique.

Mais, après tout, ce mot,—"noble"—veut-il dire pour nous deux la même chose?

Enfin 4° *ad* — une femme : — Oui, vous êtes une femme, quoique rien, orthographiquement, ne le prouve. Faute de cela, je le reconnais à cette surabondance d'enthousiasme idéal qui aboutit toujours... à un amour pour quelqu'un ! Vous me trouvez impertinent n'est-il pas vrai? Mais mon âge le permet. Il n'est pas jusqu'au vôtre que je ne puisse deviner. Je ne risque pas grand chose : si je vais au-delà, soyez fière de paraître si sage, si je reste en deçà, que la femme me pardonne. Vous êtes entre vingt-quatre et vingt-six ans, âge auquel la femme sent pour la première fois qu'elle ne sera pas toujours jeune, et cherche un objet autour duquel grouper ses nouveaux sentiments "impersonnels." Jamais une jeune fille ne se serait adressée à un homme avec ce ravissant aplomb, pour lui dire que la terre est une "vallée de larmes" et qu'il est "bon."

Tel est à peu près le jugement que j'ai porté sur votre première lettre. Ce que dissimule cet "à peu près,"—je le laisse deviner à la maligne fille d'Eve qui me parle de "de nos paysans" pour m'égarer. Mais je ne me laisse pas induire si facilement en erreur. Aucune "dame de haute naissance"— ne possède l'esprit étincelant qui se joue dans votre seconde lettre ; aucune n'aurait l'*humour* de continuer la correspondance avec un pareil hérisson, et il n'y a pas d'Altesse qui écrive un allemand aussi correct, sans le moindre mélange de verbes français germanisés.

Et pourtant... pourtant !...

De grâce ! soulevez un peu le masque, avant que la poste — à peu près aussi rapide, dans ce pays, que les bateaux remorqués par des chevaux sur notre fleuve, le Rick — ne m'apporte l'almanach rouge et que je ne vous arrache votre incognito.

Grands dieux ! Cet être audacieux ose menacer un libre professeur de la libre Université de Griefswald, la seule de l'Empire qui vive de ses propres revenus, Monsieur le Ministre ; son Recteur a rang de prince. Vous voyez donc qu'un ministre n'est qu'un subalterne à côté de nous autres, francs barons. — Il est vrai que les loisirs des professeurs sont quelquefois, comme disait un de mes prédécesseurs, interrompus par les cours, mais, croyez-moi, cela arrive fort rarement.

Ceci dit pour défendre ma situation ; je ne parle pas de moi, en tant "démocrate socialiste," autrement je pourrais retourner vos armes contre vous-même, et vous demander : comment savez-vous que je suis du nombre des pauvres? La richesse est toute aux mains des plébéiens et des juifs ; je suis peut-être l'un et l'autre? Vous plaisantez sur les décorations? Homme, femme, enfant, qui que tu sois, respecte-les ; elles sont le symbole de la servilité humaine. Cependant tirons là-dessus le rideau, comme au théâtre devant l'échafaud. En résumé, je n'ai encore donné à personne le droit de me distinguer ; je puis distinguer quelqu'un, mais ne l'accepte de personne !

Hélas ! Voici le "démocrate socialiste" qui devient presque sérieux en finissant. Pardonnez-lui ! Le vent fait rage autour de ma vieille maison, où Wallenstein a demeuré jadis, avant d'assiéger Stralsund. Il est mon modèle ; moi aussi, rien ne m'attire que l'inaccessible !

Malgré tout, je suis aux pieds de Votre redoutée Excellence, aux tresses blondes, aux yeux bruns, à la taille petite et ronde, que je vois d'ici.

Votre très obéissant serviteur,

BRUNO HALLMUTH.

V

Rauchenstein, 28 février 18...

Justum ac tenacem propositi virum, Non civium ardor prava jubentium, Nee vultus instantis tyranni, Mente quatit solida. — Ce qui veut dire en allemand : cela ne sert à rien de faire peur aux gens !

Alors, si j'étais une jeune fille, ce serait une haute inconvenance de ma part d'écrire à un étranger, tandis que pour une femme mariée, c'est tout à fait convenable? Je ne comprends pas.

Il est vrai que je n'ai pas encore vu le grand monde, que je n'ai jamais été au bal, et n'ai jamais lu la moindre syllabe d'un roman ; sans cela, je comprendrais peut-être. J'ai été presqu'entièrement élevée par des hommes et dressée en liberté. Comme j'ai déjà dix-neuf ans, — oui, dix-neuf ans seulement, au lieu de la vieille fille que vous imaginiez — mon père me permet tout, excepté les romans et les amies.

J'ai beaucoup d'amis à tête grise ; vous avez des cheveux gris, n'est-ce pas? Je n'aime que les hommes à cheveux gris ; les jeunes gens sont souvent si insignifiants, que je ne sais que leur dire, et avec cela, ils se donnent des airs, parce qu'ils peuvent lire Salluste en latin et Homère en grec. Pour Homère, j'en suis malheureusement incapable, mais je le trouve bien beau en allemand, si clair, si simple, comme la forêt ! Et l'on vient me parler de Lenau ! J'aime certes mieux les rudes hexamètres de Voss !

Savez-vous que ce n'est pas chevaleresque de votre part, monsieur le franc-baron, de chercher à me faire peur, et de me remettre ainsi en mémoire que j'ai beaucoup d'audace d'accaparer vos précieux instants. C'est vous-même, après tout, qui m'avez amenée à cette correspondance que je n'avais nulle intention d'entamer. Je voulais simplement épancher au dehors, tout ce qui bouillonnait dans ma tête à l'idée de tant de belles et grandes choses. Mais vous êtes si présomptueux — presqu'autant que si vous étiez jeune, — que cela me tranquillise un peu sur mon opportunité à votre endroit. Vous vous appliquez à vous-même mon expression d'*êtres bons*, et je parlais de Pausanias et de Praxitèle ! Je ne sais pas du tout si vous êtes bon, quoique ce soit très bon de votre part de plaisanter avec une enfant.

Maintenant le chapitre de la beauté.

Je ne suis pas belle du tout, bien trop grande, trop large d'épaules, trop mince, pour rappeler, fût-ce de loin, la beauté antique. " Des yeux bruns." Des yeux bruns chez la vieille noblesse allemande ! Bleus, naturellement : — c'est-à-dire qu'ils devraient être d'un bleu de violette, comme les magnifiques yeux de mon père, mais ils ont tourné au gris, ils sont parfois verts ou même presque noirs, dit-on ; je ne l'ai jamais encore constaté, car cela n'arrive que dans mes moments de grande agitation, où je ne songe guère à me regarder au miroir. Ma figure est longue, mon front trop haut, ma chevelure, qui devait être rouge, s'est heureusement décidée pour le brun doré, avec quelques fils cuivre ; mais ni peignes, ni épingles ne viennent à bout de la tenir en ordre. Je monte à cheval, je nage, je chasse, je fais des marches forcées ; j'ai les joues rouges comme une paysanne, et mon nez, hélas ! mon nez n'a rien de grec. Pauvre, pauvre prêtre du Beau !

Tous mes sentiments, dites-vous, doivent aboutir à l'amour. Ah ! si vous aviez entendu le rire fou dont j'ai été prise en lisant cette phrase ! Je ne sais même pas ce que c'est, l'amour, et je n'ai pas la moindre impatience de le connaître. Car il me séparerait de mon unique amour en ce monde, de mon père, et à cette seule pensée, j'ai les yeux pleins de larmes. Dernièrement, c'était mon jour de naissance. Il m'a dit "— Dans deux ans, tu seras majeure ! — J'ai ressenti un malaise, quelque chose d'étrange, et j'ai demandé . — Quelle différence y aura-t-il entre alors et aujourd'hui ?—" Par exemple, tu pourras te marier sans mon consentement " Je lui ai fermé la bouche avec ma joue, j'ai embrassé ses mains et je lui ai dit que c'était impie de penser une chose pareille. Je ne me marierai jamais, car il n'y a pas un homme moitié aussi bon que mon père, quand ce serait un de vos demi-dieux grecs !

Là, vous avez mes idées sur l'amour.

Passons à la grammaire. Vous raillez de nouveau ma caste, parce qu'elle se sert de verbes français. Je n'ai pas appartenu à la confédération du Rhin, ni mon père, ni avant lui, mon grand-père, que cela regardait surtout. Nous avons été allemands de tout temps, profondément allemands, et maintenant notre race va s'éteindre, car je suis, par malheur, fille unique. C'est le seul chagrin que j'espère bien jamais faire à mon père adoré.

Le vent fait rage autour de votre maison, où Wallenstein a demeuré ? D'abord, j'aime le vent ; c'est mon meilleur ami ; on me surnomme moi-même " Tourbillon, — Ouragan, — Sorcière," etc. Mais quand il siffle et hurle autour d'une vieille maison, je l'aime encore davantage. Notre château de Rauchenstein date du Xe siècle ; il est perché sur un grand rocher, il a des tours et des tourelles, ombragées de beaux hêtres murmurants, et toutes revêtues d'un lierre aux feuilles sombres, étroites, pointues, qui est devenu de la grosseur d'un arbre. Je m'enferme dans ma petite chambre de la tourelle où l'on entend le mieux la tempête, et là, j'écris, je lis, je rêve et je chante plus haut que le vent, quand mon père n'a pas besoin de moi pour lui faire la lecture, jouer au trictrac, au piquet, l'accompagner à cheval ou à pied, lorsqu'il visite ses terres du voisinage. Je vous décrirai un autre jour ces promenades-là, si je ne vous ennuie pas. Vous me paraissez vous faire un étrange idée de l'existence du " grand monde " Je n'ai rien vu de tout ce que vous décrivez et j'y ai pourtant une parenté fort étendue, une foule de cousins, une nuée de tantes, jeunes et vieilles.

Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi, mon inconcevable audace, et *distinguez-moi*, en m'accordant une réponse,

Votre très humble servante,

ULRIQUE DE HORST RAUCHENSTEIN

P. S. — Cet ennuyeux almanach de Gotha a été inventé pour gâter le plaisir.

VI

Greifswald, 3 mars 1863.

Loreley !

" Tout malheur a son bon côté "—dit une de mes divinités, la sagesse des nations, qui entre nous ne mérite cependant pas toujours sa renommée. Le " bon côté "— se trouve dans cette heureuse circonstance, constatée avec effroi et consternation par mes propres yeux, qui l'ont vue imprimée, avant de recevoir la lettre ornée d'une citation d'Horace,—que mon Altesse n'a que dix-neuf ans et qu'elle n'a pas compris toute l'étendue de mon offense. Sans cela vraiment, puisque la vieille Terre, en dépit des traditions, ne rend plus depuis des siècles aux pauvres humains le service de les engloutir dans les moments critiques, j'aurais dû envoyer au château de Rauchenstein une lettre encadrée de noir, pour annoncer ma mort subite. Cependant vous avouerez qu'il conviendrait mal à un professeur vieilli dans l'hérésie du socialisme et des principes utilitaires, de descendre dans la barque funèbre en l'honneur d'une fille de prince. D'ailleurs le Ryck est gelé et ne pourrait rouler jusqu'à la mer mon cadavre flottant. Vive donc l'utilitarisme !

(*A suivre*)

PAGE DES ENFANTS

Berceuse de la Poupée

Petite poupée en bonnet à dentelles,
Aux vos cheveux fins de filasse blonde,
Dormez : l'horloge sonne et tout le monde
A mouché les chandelles

Pierrot se couche et la lune se lève ;
Au faîte des toits tous les chats sont gris ;
Dormez et faites un beau rêve ;
Tous les chats sont gris comme les souris.

Avec votre robe trop courte et fripée
Et vos bas qui tombent jusqu'aux talons,
Dormez et rêvez, petite poupée,
De quelque beau soldat de plomb.

En votre berceau de soie et de satin,
Grand comme un sabot de frêne,
Etendez vos frêles jambes de bois peint.
Et dormez bien, petite reine.

Votre infantine et mignonne maman
Dort aussi sous le dais de son lit,
Et rêve d'un page charmant
Qui joue à la balle au jardin joli.

Petite poupée au nez rose et cassé,
Petite poupée au bonnet de travers,
A quoi bon laisser
Vos yeux bleus ouverts.

Puisque personne ne viendra vous embrasser,
Que les soldats de plomb ne font jamais de [ronde,
Et que le marchand de sommeil est passé
Pour tout le monde?......

TRISTAN KLINGSOR.

Causerie

Nous commençons à faire plus ample connaissance, mes petits enfants. Quelques uns d'entre vous ont déjà répondu aux difficultés soumises à leur travail.

L'exemple de ceux-ci va, je l'espère, décider les autres plus timides à marcher sur leurs traces, et comme il n'y a que le premier pas qui coûte, j'aurai bientôt une longue liste de correspondants à insérer dans le prochain numéro de la page des enfants. N'ayez crainte, tous pourront s'y rencontrer ; j'ai la grande ambition de vous réunir aussi nombreux que possible, et devrions-nous presser les rangs, je saurai bien trouver une place pour chacun de vous.

Je le répète : vous n'êtes pas obligés de livrer vos noms à la publicité. Signez si vous le voulez un pseudonyme quelconque, qui sera toujours le même, et mettez entre parenthèse en bas de votre lettre votre nom de famille.

Ce que j'en dis est pour vous mettre à l'aise, car je considère que vous devriez être fiers de donner vos noms en entier dans ces réponses aux charades, devinettes ou mots historiques, etc. Ça fait honneur aux parents d'avoir des enfants intelligents, et c'est un plaisir pour les institutrices qui ont formé de tels élèves.

Je tiens aussi à éclaircir un point qui semble embarrasser quelques uns de mes petits neveux et petites nièces :

Que vous trouviez les questions de grammaire dans le dictionnaire ou ailleurs, ça m'est indifférent ; l'essentiel est que vous les cherchiez, ce qui est la meilleure manière de se graver ces explications dans la mémoire.

Comme je l'ai annoncé dans le premier numéro, je tiendrai compte des noms de ceux et celles qui auront répondu aux difficultés posées et un prix leur sera accordé à la fin de l'année.

Maintenant, mes petits amis, je vous attends en foule, et vous dis un joyeux au revoir.

TANTE NINETTE,
JOURNAL DE FRANÇOISE,
80, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Bonjour Philippine !

Il est d'usage en Orient, ni plus ni moins qu'en France, de donner à son voisin de table une des amandes que l'on trouve en double dans une coque verte, et de convenir d'une amende (homonyme fort bien trouvé en cette occasion) payée par celui qui oubliera de s'écrier à la première rencontre : Bonjour, Philippine ! Seulement, à Constantinople, au lieu de dire Philippine on dit Yadès dans la douce langue d'Homère.

Les Grecs levantins respectent les lois du Yadès, et fort mal venu est celui qui voudrait s'y soustraire.

Evyénia et son cousin Marco s'étaient trouvés côte à côte au dernier dîner donné chez leur grand'mère. C'était un dîner d'adieu, Marco devant faire son service militaire en qualité d'officier d'artillerie ottoman. Evyénia avait eu en partage une amande double.

—Si je perds, dit-elle à son cousin en lui offrant le Yadès, je vous ferai une blague au crochet pour votre tabac, une de ces jolies bourses de soie perlées, qui demandent une longue semaine de travail.

—C'est convenu ; et moi, si je perds, répondit Marco, je vous donnerai la bague ornée d'une turquoise que je porte au petit doigt.

Le pacte fut signé par une poignée de mains ; les jeunes gens se séparèrent.

Marco partit pour Brousse où se trouvait son régiment, Evyénia continua à aider sa mère et sa grand'mère dans les soins du ménage, travaillant, à ses moments perdus, à des dentelles, des blagues soyeuses et des cravates brodées.

Un an se passa. Evyénia pensait bien de temps à autre à son cousin, mais elle avait presque oublié la gageure, lorsqu'un jour, en allant puiser de l'eau à SouR Tehesvnè, elle vit s'avancer un beau cavalier. Le cheval arabe gris pommelé caracolait sous les pompons vermeils de son harnachement ; l'officier, en brillant uniforme, avait gracieusement campé son poing sur sa hanche.

Comme il s'approchait, Evyénia, en fille modeste, baissa les yeux.

—Yadès ! cria triomphalement l'artilleur en passant.

—Marco ! murmura la jeune fille surprise ; et de ses deux mains tremblantes s'échappa la cruche vide.

—Eh ! ma cousine, vous me devez une blague brodée, dussiez-vous y passer les nuits.

—Je tiendrai ma promesse, dit Evyénia ; une Grecque n'a que sa parole !

Au prochain dîner que donna la grand'mère pour fêter le retour de Marco, les cousins se trouvèrent encore côte à côte. L'artilleur, en dépliant sa serviette, trouva la plus jolie blague du monde, à fins réseaux de soie rose, vert et or. Il serra la main de sa cousine pour l'en remercier, et on ne sait pas encore comment il s'y prit pour glisser en même temps sa bague à l'annulaire d'Evyénia.

LÉILA HANOUM.

✻ PAGE DES ENFANTS ✻

Les Quatre Henri

La neige tombait à flocons à l'entour de la petite cabane du père Noirdier, lorsque la porte s'ouvrit et un grand beau jeune homme entra secouant la poudre blanche de ses vêtements. Il n'avait pas été assis longtemps auprès du poèle lorsqu'un autre jeune homme vint demander l'hospitalité au vieux charbonnier.

— Tiens, Henri, dit le premier, reviens-tu de la chasse?

— Eh ! oui, mon brave, et c'est pour échapper à un vaurien de sanglier que je me suis réfugié ici.

En ce moment, la porte s'ouvrit de nouveau pour laisser passer deux autres jeunes gens d'allure fine et débonnaire.

— La drôle de coïncidence, s'écria le dernier venu. Voilà les quatre Henri rassemblés.

—Voulez-vous savoir votre avenir, mes beaux jeunes sires? fit une voix criarde provenant d'un coin de la chambre, et une petite vieille ratatinée s'avança auprès des quatre filleuls de Saint-Henri.

— Ce sera une bonne farce tout de même, fit l'un d'eux. Allons, ma vieille, dévoile-nous les secrets de l'avenir.

L'octogénaire examina attentivement les lignes de leurs mains, puis d'une voix sépulcrale elle dit : " Mes beaux sires, une mort violente viendra mettre prématurément fin à vos jours !

La prédiction s'accomplit, car les jeunes gens étaient Henri de Guise, Henri de Navarre, Henri de Condé et Henri de Valois.

✻ VARIÉTÉS ✻

L'automne dernier nous a apporté des pluies de toutes sortes. Dans un canton du Calvados, il est tombé dans la nuit du 22 au 23 octobre des averses d'eau noire. Ces pluies, dites pluies d'encre, sont fort rares. D'après M. l'abbé Maye qui les observa vers le commencement de l'automne, il faut les attribuer sans doute à des spores de cryptogames enlevés par le vent dans l'atmosphère et que la pluie entraîne. Les savants expliquent de même les *pluies de sang* et les *pluies de soufre* dont l'apparition terrifiait jadis nos ancêtres. Toutes ces pluies colorées seraient dues à des pollens de plantes en suspension dans l'atmosphère.

***

Les fruits explosibles La nature, qui a les plus bizarres inventions, a ordonné à certains végétaux de produire des fruits *explosibles* et ce n'est pas sans cause, puisque c'est par cet éclatement que les graines sont répandues en tous sens.

L'arbre le plus connu en ce genre est le *Hura Crepitans*, de la famille des Euphorbiacées.

Lorsque le fruit—une sorte de noix,—est mûr, il éclate avec un grand bruit, et de chacun de ees compartiments, au nombre de 16, les graines sont projetées au loin. L'enveloppe de ces graines ressemble à de la soie. Si les noix sont cueillies avant leur maturité, il arrive parfois qu'elles éclatent seulement après plusieurs mois.

On cultive cet arbre comme ornement dans l'Amérique du Sud. Son écorce est tendre et renferme une substance laiteuse. Les branches sont épineuses et les feuilles ont souvent 8 pouces de largeur.

LES JEUX D'ESPRIT

Devinette

Deux aveugles ont un frère qui meurt sans avoir jamais eu et sans laisser de frère. Quelle relation de famille y avait-il entre ces trois personnes?

Charade

Du froid craignant la violence,
Assis auprès de mon dernier,
Le matin, lecteurs, je commence
Par prendre un délicieux premier.
Le soir, par goût, par circonstance,
Je vais souvent à mon entier.

Question drolatique

Quel est l'arbre le plus poltron?

Question de grammaire

Etablissez la différence entre à bonne heure et de bonne heure.

Solution des Jeux d'Esprits

Parus dans la 1ère livraison

Devinette No. 1

Rép. : Précieux.

A deviné : Maurice Beauset, Ottawa.

Charade No. 1

Rép. : Annibal.

Ont deviné : Maurice Beauset, Ottawa ; Fleurette, Joliette ; Jules, Joliette ; Adrienne, Trois-Rivières

Question grammaticale

Rép. : Fond. La partie la plus basse d'une chose.

Fonds : Sol d'une terre ou d'un champ Somme d'argent ; placer ses fonds.

Ont bien répondu : Irène Grenier, Québec ; Soucieuse Montréal ; Eug. Poitevin ; Montréal ; Maurice Beauset, Ottawa ; Œillet rose, Québec ; Adrienne, Trois-Rivières ; Perce-Neige, Berthier ; Fleurette, Saint-Jérôme ; Rose de Mai, Montréal.

Les deux œufs durs

En voiture ! en voiture ! en voiture !

Le train de huit heures quarante-cinq du soir pour Marseille allait partir. La locomotive lançait des jets de fumée.

Pfou ! pfou ! pfou !.... comme un vieux marin qui allume sa bouffarde.

Les wagons, déjà las d'avoir marché, craquaient dans leurs jointures en gémissant : " Encore se remuer ! encore voyager toute la nuit ; on ne nous laissera donc jamais tranquilles ! Quand prendrons-nous notre retraite?" Et les roues leur répondaient toutes frétillantes d'impatience : " Nous allons rouler, rouler, rouler. Quel plaisir de courir les grandes routes à toute vitesse et d'être demain à 300 lieues d'ici ! A quoi pense donc cechef de gare qui ne siffle pas pour partir?"

Le chef de gare était dans son droit, cet homme. Il s'en fallait d'une minute, que l'heure du départ n'eût sonné.

Les portières se fermaient à toute volée, tant pis pour le mobilier de la Compagnie ; des retardataires anxieux escaladaient les marchepieds et plongeaient des yeux suppliants dans l'intérieur des wagons. Des malles arrivaient encore, puis des colis, puis des paquets, puis d'autres malles, un perroquet vert dans sa cage, un petit chien noir sous le bras d'une grosse dame.

En voiture ! en voiture ! en voiture !

Et par je ne sais quel miracle tout ce monde et tout cet attirail arrivaient à se caser. C'était l'heure. Des femmes se tenaient déjà debout aux petites fenêtres des wagons, le mouchoir à la main, pour jeter un dernier adieu à ceux qu'elles laissaient sur le quai. Le chef de gare porta le sifflet à ses lèvres ; la locomotive siffla à son tour, le train démarra, les roues commencèrent à tourner, et le convoi sortit lentement de la gare, accélérant peu à peu la vitesse.

(à suivre.)

L'art de s'habiller soi-même

SOUS cet en-tête, Françoise me prie de causer ici d'un sujet qui, nous l'espérons, intéressera toutes les aimables lectrices de son journal. Cette tâche m'honore sans doute, mais Françoise oublie que si j'ai quelque capacité à manier l'aiguille, je n'en ai aucune à manier la plume, autrement qu'en garniture Cependant comme les instructions et les conseils à donner dans ces colonnes doivent être beaucoup plus pratiques que littéraires, j'ose me risquer en mettant mes ciseaux de couturière au service de la journaliste improvisée et en vous donnant comme introduction à ces causeries, la préface de la nouvelle méthode de coupe de Madame Alice Guerre, professeur aux écoles professionnelles de la ville de Paris.

" Pendant longtemps l'étude de la " coupe est restée à l'état d'art peu " connu, apanage de quelques person- " nes de métier seulement, tailleurs " ou couturières, qui se gardaient " bien de rien révéler de ce qu'ils sa- " vaient et qu'ils tenaient, pour la " plupart, de professeurs modestes.

" Sous l'empire de besoins sans " cesse grandissants, grâce surtout " aux habitudes de bien-êt e et de " luxe qui se sont étendues à toutes " les classes de la société, l'art de " s'habiller s'est peu à peu généralisé " et est devenu comme un élément " indispensable de la vie moderne

" Personne n'ignore comment on " coupait autrefois, et comment on " coupe encore aujourd'hui dans " maints endroits où l'étude de la " coupe n'a pas encore pénétré.

" Quelques patrons relevés pour la " plupart sur d'anciens vêtements, et " corrigés de façon à s'approprier à " la mode du moment, constituaient " tout l'outillage d'une couturière et " quelles difficultés n'éprouvait-elle " pas dans ces changements incessants " de modes qui bouleversaient ses " conceptions et réduisaient à néant " ses observations personnelles ! Bien " heureuse quand la longue pratique " de son métier la mettait à même de " tourner ces difficultés et d'en triom- " pher.

" Il arrive tous les jours que des " couturières fort habiles dans l'ar- " rangement d'un costume, dans le " choix et le mélange des nuances, " manquent leurs corsages, pour par- " ler le langage du métier. De là la " nécessité d'une bonne méthode " claire et précise, ne laissant rien à " l'imprévu, permettant la confection " prompte et parfaite d'un vêtement, " d'un corsage, d'une jupe et de toutes " les parties de l'habillement en gé- " néral. Celle que j'offre aujourd'hui " est celle que j'enseigne depuis plus " de quinze ans, et qui est le résultat " de recherches et d'observations con- " stantes, laborieuses et patientes. " Elle embrasse non seulement l'étude " des conformations au point de vue " anatomique, chose absolument in- " dispensable, et en quelque sorte la " base de tout l'enseignement, la coupe " et l'assemblage de toutes les parties " du corsage, mais encore la confec- " tion p ur dames, le costume et la " lingerie pour enfants, la lingerie " pour dames, etc., etc. De nom- " breuses gravures intercalées dans le " texte viennent en faciliter la dé- " monstration, la rendre plus acces- " sible à des intelligences jeunes et " pour la plupart peu familiarisées " avec les choses de couture.

" L'emploi du tracé géométrique, " d'une application cependant indis- " pensable, a toujours été considéré " comme un écueil pour la propaga " tion de l'enseignement de la coupe. " Aujourd'hui, le développement de " l'instruction aidant, cette difficulté " n'existe plus, je me hâte de le dire. " J'en ai, du reste, réduit l'emploi au- " tant qu'il m'a été possible de le " faire ; mais on conviendra que la " démonstration par le livre ne sau- " rait s'en passer."

Eh bien, chères lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, la lecture de cette préface toute simple ne vous inspire-t-elle pas quelque chose ? Lorsque vous voyez non seulement tous les pays d'Europe, mais vos cousins des Etats-Unis ainsi que vos frères de la province d'Ontario, se préoccuper à un tel degré de l'avancement et du bien-être de leurs compagnes, vous ne vous demandez pas pourquoi vous ne vous trouvez pas à la hauteur voulue et quelle est la chose qui vous manque ? Vous entendez tout autour de vous vos pères, vos frères, vos maris, proclamer bien haut qu'ils ont su conserver toutes les qualités de leur race. Mais vous, descendantes de la femme française, n'avez-vous pas gardé et s n esprit d'économie et sa grâce, et son goût, et son habileté ? Au milieu des difficultés inhérentes à la formation d'un p ys neuf, il est compréhensible que certaines branches de l'éducation de la femme aient été laissées de côté pour aller au plus pressé, mais aujourd'hui à l'aurore de ce vingtième siècle si brillant de promesses pour l'avancement et le progrès de tous, ne serait-il pas bon de penser un peu à vous et de vous donner les moyens de vous maintenir noblement à la place qui est la vôtre ? Certainement quelque chose a été fait déjà ; voilà trois ans que l'esprit d'initiative et la bonté qui caractérisent l'honorable M. Robidoux s'est manifes é par la fondation dans notre ville d'un cours de coupe et de couture, sous le contrôle du Conse l des Arts et Métiers. Sous l'habile présidence de M. Thomas Gauthier, ce cours a obtenu un succès toujours croissant qui doit montrer à nos gouvernants quelle en est l'importance et la nécessité ; aussi e pérons -nous qu'on n'en restera pas là. Ce cours a été ouvert pour répondre à un besoin pressant et immédiat, mais ce n'est pas encore une école professionnelle comme nous devrions en avoir une, c'est-à-dire une école où nos jeunes filles, après leurs années d'étude, pourront venir chercher des connaissances techniques capables de les aider dans leur lutte pour la vie et leur ouvrir des carrières aujourd'hui inaccessibles, faute d'enseignement propice. Le jour où cela arrivera, il n'y aura pas une femme canadienne qui ne bénisse le gouvernement ou la main qui lui aura procuré ces avantages.

Mais je crois que mon sujet m'entraîne trop loin ou du moins je vois que j'en suis sortie complètement, car je ne voulais aujourd'hui que me présenter simplement et prévenir les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE qu'à partir du prochain numéro, elles trouveront, à cette place, ce que le titre indique, une leçon dans l'art de s'habiller soi-même.

MARIE BOUDET,
Directrice de coupe et couture à l'Ecole des Arts et Métiers.

EN GLANANT



Mme de Pompadour et J.-J. Rousseau

UNE anecdote authentique sur Mme de Pompadour jouée tout récemment au théâtre de la Porte Saint-Martin par Jane Hading.

Mme de Pompadour était fort accueillante aux hommes de lettres. Elle essaya même d'apprivoiser cet "ours de Rousseau." Mais ses efforts ne furent pas couronnés de succès, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante :

"*J.-J. Rousseau, de Genève,*
à Mme la marquise de Pompadour.

"Paris, 28 1762.

"Madame,

"J'ai cru un moment que c'était " par erreur que votre commission- " naire voulait me remettre cent louis " pour des copies qui me sont payées " avec douze francs. Il m'a dé- " trompé. Souffrez, Madame, que je " vous détrompe à mon tour. Mes " épargnes m'ont mis en état de me " faire un revenu (non viager) de " cinq cent quarante livres, toute " déduction faite. C'est déjà beau- " coup au-delà du nécessaire. Mais " mon travail me procure encore " annuellement une somme à peu près " égale. J'ai donc un superflu con- " sidérable ; je l'emploie de mon " mieux. Si, contre toute apparence, " l'âge ou les infirmités rendaient un " jour mes revenus insuffisants, j'ai " un ami.

"Pardonnez-moi ces détails peu " intéressants, Madame ; j'ai cru les " devoir à la *charité* que vous avez " voulu exercer envers moi.

"Je suis, etc.

"JEAN-JACQUES ROUSSEAU."

Cette verte leçon dégoûta à tout jamais "la divine marquise" de recommencer ses avances.

—C'est un hibou ! disait-elle un jour, en manière de vengeance à Mme de Mirepoix.

—J'en conviens, répondit la Maréchale, mais c'est le hibou de Minerve.

Les talons Louis XV

Qui l'eût cru ?

Les talons Louis XV, que nous croyions inventés par une mode récente, datent de la plus haute antiquité. Les fouilles pratiquées récemment dans diverses localités de la Grèce ont mis à jour des bas-reliefs, des statues, des vases peints où l'on voit des femmes portant des chaussures de diverses formes avec des talons hauts de trois ou quatre centimètres.

Mme Juliette Adam, qui se trouvait il y a quelque temps en Grèce, où elle visitait les antiquités, avait donc raison de dire aux personnes qui l'accompagnaient que, dans les monuments de l'antiquité, elle découvrait les modèles des dernières modes parisiennes, jusqu'au boléro ! et que si les couturières de Paris visitaient les antiquités grecques, elles y découvriraient de nouveaux modèles pour créer de nouvelles modes. Car la mode n'est qu'un perpétuel recommencement.

Alors les talons Louis XV ne seraient que des talons Périclès ?

Les cheveux de Mme de Stael

Mme de Staël a vécu trop tôt dans un siècle trop jeune, et une lettre du baron Capelle, préfet du Léman, à Savary, que le hasard d'une fouille chez un marchand d'autographes a fait découvrir, nous a appris que la coquetterie de l'auteur de *Corinne* en souffrait beaucoup.

Le blond vénitien, qui est aujourd'hui si fort à la mode que toutes les brunes s'oxygènent la chevelure, était, au début du siècle, en horreur.

Tout le monde croyait, sur la foi des portraits et le témoignage de ses adorateurs, que Mme de Staël était brune. Erreur ! Mme de Staël était rouge, d'un beau rouge, d'un rouge à rendre fou les amoureux de notre temps.

"Il est à observer, écrivait l'excellent baron Capelle au chef de la police, relativement à Mme de Staël, qui passe pour avoir les cheveux noirs, parce qu'elle les a toujours fait teindre, qu'ils sont naturellement rouges : ce pourrait avoir été pour elle un moyen facile de déguisement."

Voilà un bon rapport ! Mais comment ce Capelle était-il parvenu à connaître le secret si bien caché de la coquette Mme de Staël ?

Où a été conçu "Quo Vadis ?"

M. Sienkiewicz, dit le *Corriere della Sera*, est depuis quelques jours à l'hôtel Augst, à Bordighera, où il a amené sa jeune fille qui relève d'une longue maladie.

Dans une conversation avec le rédacteur de ce journal, le célèbre auteur polonais a dit que son roman *Quo Vadis*, lui a bien été inspiré par son premier séjour à Rome, mais qu'il fut commencé à Varsovie, dans la solitude de son logis, et achevé à Nice, il y a cinq ans. Traduit d'abord en russe, ce roman eut ensuite des éditions successives en Angleterre, en Italie, en Autriche, aux Etats-Unis, en Espagne, en Portugal, etc, en dernier lieu en France, et ces jours derniers en Arménie. Si la France est restée longtemps à accueillir cette œuvre, en revanche, elle en a acheté en quelques mois 300,000 exemplaires et elle l'a produite à la scène.

Pensées d'Album

Ce que j'appelle l'amour, c'est ce sentiment qui vous rend pour vous-même un juge sévère, qui vous fait penser que vous ne serez jamais assez grand, assez noble, assez brave, assez désintéressé, assez dévoué, pour mériter que deux yeux s'arrêtent sur vous un instant.

Alphonse Karr.

⁂

Comme public, au théâtre, une femme vaut deux hommes, comme en musique une blanche vaut deux noires.

E. Deschanel.

⁂

De combien de choses n'a-t-on pas tiré vanité depuis que le monde est monde ? On a été fier de son nez sous le roi chevalier ; on le fut de sa perruque au grand siècle, et plus tard, de son appétit et de son embonpoint. On est vaniteux de sa femme, de sa paresse, de son esprit, de sa bêtise, de la barbe qu'on a au menton, de la cravate qu'on a au cou, de la bosse qu'on a dans le dos.

Gustave Droz.

OBSERVATEUR.

Comment il faut marcher

Si vous vous courbez en marchant, quand vous êtes seul dans votre maison ou dans votre jardin, promenez-vous, allez, venez, les mains derrière le dos.

Il faut apprendre aux enfants à rejeter leurs épaules en arrière : pour y arriver, on leur fait mettre les coudes au corps. Alors, tout naturellement, ils marcheront le menton dégagé et la poitrine jaillira en avant. Le dos rentrera, les omoplates seront maintenues à leur place au lieu de saillir ; le buste se cambrera, le poids entier du corps sera rejeté sur les hanches, ce qui est nécessaire à son parfait équilibre.

On s'étudiera aussi à frapper d'abord la terre de la paume du pied, afin de ne pas marcher sur les talons, la pointe relevée, ce qui est si laid, si disgracieux, ce qui alourdit tant la tournure et inflige au système tout entier un ébranlement inutile, que la nature avait voulu nous éviter, en nous donnant un cou-de-pied.

Lorsqu'il faut monter un escalier, gravir une côte, on courbe souvent le dos, la tête. On doit redresser l'un et l'autre pour la bonne santé des poumons et la grâce de la démarche.

Les femmes qui ont appris à marcher ou qui marchent naturellement d'après ces principes, à l'instar de la déesse, ne courbent plus les fleurs surlesquelles elles passent.

"Dieu veut être aimé, et nous aussi nous voulons être aimées, et c'est là souvent la pierre d'achoppement de notre bonheur. Nous sommes si peu de chose pour être aimées ; Etres fragiles et changeantes, composées d'imperfections et de misères, mais éternellement affamées d'amour, c'est un effort de vertu pour nous que de laisser à Dieu la première place dans le cœur que nous voulons posséder.

"Et d'abord, il faut faire cet effort, ne pas prétendre être adorées comme Dieu seul doit l'être.... Et puis, il faut *être aimables.*

MME JULIE LAVERGNE.

Une jeune dame donnait des leçons d'écriture à un jeune homme qui, plus épris de ses charmes que de la calligraphie, ne réussissait que dans la confection de la lettre M. Comme elle lui en demandait le motif :

—Tout *m(aime)* auprès de vous, Madame, répondit le galant.

Recettes pratiques

Les toiles cirées servant de tapis doivent être lavées avec une éponge imbibée d'une dissolution de savon noir. Elles se conserve beaucoup plus longtemps si l'on a soin d'y passer, de temps à autre, et à *sec*, l'encaustique composée comme suit : Faire fondre de la cire jaune, y ajouter la moitié de son poids en essence de térébenthine, et laisser refroidir.

*

C'est un tort que de se laver la figure à l'eau chaude ; il est de beaucoup préférable de dégourdir l'eau avec quelques gouttes d'alcool parfumé *ad libitum*.

*

Pour rendre les chaussures tout à fait imperméables, enduire la semelle, les coutures et une faire partie de l'empeigne (3 lignes au plus) de la solution chaude composée comme suit :

Faire fondre, dans un pot de terre, du goudron auquel on ajoute quelques lames minces de caoutchouc brut, préalablement amolli par de la vapeur d'eau.

*

Les éponges de toilette se nettoient fort bien, au moyen d'une solution d'eau et de carbonate de soude ; pour leur rendre tout à fait leur blancheur, le jus de citron est très efficace.

CENDRILLON.

Un avare qui venait d'entendre un magnifique sermon sur l'*aumône* s'écria en sortant :
—Ça donne envie de demander.

***

On disait à un homme ivre qui voulait marcher et qui tombait à chaque pas :—Vous avez eu tort de boire comme cela mon ami.

— Non, répondit l'ivrogne, je n'ai pas eu tort de boire, mais j'ai tort de vouloir marcher.

***

Un homme veuf, qui avait pris une seconde femme ne cessait de louer devant elle les grâces, l'esprit, les talents de la première. Un jour que cet époux peu galant recommençait ce panégyrique devant plusieurs personnes, sa femme présente, il crut s'apercevoir qu'elle murmurait tout bas —Pardonne-moi, lui dit-il, les regrets que je donne à la défunte ; elle les mérite. — Ah! monsieur, répondit celle-ci un peu piquée, personne, je vous jure ne la regrette plus que moi.

Nouvelles à la main

Un de nos joyeux tapeurs lit un article nécrologique où il est dit que le défunt n'avait jamais refusé d'aider de sa bourse ceux qui s'adressaient à lui.

—Quel dommage, s'écrie-t-il, que l'on apprenne toujours ces choses-là quand il est trop tard !

***

M. Prudhomme, tout en remettant majestueusement deux sous à un mendiant qui lui demande l'aumône :

—Tenez, mon ami, voici un décime... et vous verrez bien que l'argent ne fait pas le bonheur !

PINCE-SANS-RIRE.

AVIS IMPORTANTS

Nous prions instamment les personnes à qui *Le Journal de Françoise* est encore adressé et qui n'ont pas l'intention de s'y abonner, de le renvoyer au No 80, rue Saint-Gabriel, Montréal, afin de nous épargner la désagréable méprise de les confondre plus longtemps avec les âmes de bonne volonté.

On ne devra pas oublier non plus qu'en vertu d'un jugement rendu en faveur des journaux, toute personne acceptant un journal trois fois doit être considérée comme abonnée et soumise, par conséquent, au supplice du paiement. Nous espérons que la sagesse des hommes ajoutera, quelque jour une clause aux lois, par laquelle, les abonnés d'un journal *strictement payable d'avance*, devront être pendus, écartelés ou brûlés vifs, s'ils laissent passer plus de deux mois sans payer leur abonnement.

Nous avons cru, en justice pour nos abonnés réguliers, élever le prix de cinq cents à huit cents le numéro, les journaux vendus dans les dépôts, à cause de la différence trop sensible des prix entre ceux-ci et ceux livrés à domicile.

Il est venu à notre connaissance que bon nombre de journaux expédiés par la poste ne sont pas arrivés à destination ; nous prions les amis qui n'ont pas reçu le premier numéro, de nous en faire immédiatement la demande.

Enfin, les abonnés de la ville, qui doivent changer de maison, devront nous en prévenir et nous donner leur nouvelle adresse.

L'ADMINISTRATION.



L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera ce.tainement un mieux durable

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.